

Séance 4 :

L'extraordinaire : une quête à risques, une conduite de fuite ?

L'ordinaire 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, est peu supportable. Alors chacun cherche des expédients pour échapper à l'emprise de la routine, aux temps morts de la vie normale. La quête de l'extraordinaire emprunte de très nombreux chemins, avec toutes sortes de conséquences plus ou moins dangereuses, heureuses : choix irréfléchis, comportements à risques, consommations de produits dangereux, conduites violentes ou suicidaires, fuites, fugues, départs ...

En haine de l'ordinaire : conduites à risques

On prête à Arthur Rimbaud (1854-1891) la formule : « La vraie vie est ailleurs. » Que l'attribution soit vraie ou fausse, importe peu : ce qui est significatif, c'est qu'on associe la phrase à un jeune poète révolté qui a soudain tout abandonné, changé radicalement de vie (Rimbaud arrête d'écrire à vingt ans), qui a fui, qui a cherché « ailleurs » (en Abyssinie) la « vraie vie » qu'il ne pouvait trouver dans sa famille, dans son pays. La jeunesse est par excellence le temps des expériences, des recherches, des errances, des bandes, des radicalisations et addictions, des rebellions et transgressions, de toutes les « folies ». Le temps des bêtises aussi (cela s'appelle : « erreurs de jeunesse ») parce que l'on ne tient pas compte des conseils, et que l'on veut tout essayer, tout tenter, au risque parfois de sa vie. « Il faut que jeunesse se passe », dit le proverbe, signifiant par là qu'il est impossible de raisonner la jeunesse, qui se retrouve dans toutes les conduites à risques, ainsi que dans des héros, des idoles, ayant comme qualité première celle de sortir du rang, de ne pas ressembler à « monsieur tout le monde ». L'univers de ceux qui sont « casés », dont la vie est sur des rails est trop rationnel, trop calculateur, trop mesquin, trop hypothéqué par l'avenir (« Passe ton bac d'abord ! ») pour ne pas entrer en conflit avec la valeur éminente, le prestige attaché à tout ce qui relève du défi, sort de la routine : de là les nombreux accrochages entre les parents et les adolescents qui font de la résistance pour entrer dans le moule, trouver du charme à l'ordinaire. « No future ! » était la devise des punks, libertaires, subversifs, anarchistes, contestataires de l'ordre établi. Sans qu'elle soit toujours invoquée ou présente à l'esprit, la devise explique bien des comportements caractéristiques de la jeunesse qui se moque de l'avenir, qui prend des risques inconsidérés parce que seule la vie immédiate compte demain sera un autre jour, ou ne sera pas. Ainsi s'expliquent nombre de conduites à risques si typiques des jeunes. En France, chez les 25- 34 ans, le suicide est la première cause de mortalité, et c'est la deuxième cause (après les accidents de la circulation) chez les 15-24 ans. Ces chiffres sont d'autant plus parlants que, pour une part non négligeable, les accidents de la route dans la tranche des 15-24 ans sont aussi liés à des conduites à risques (dans la nuit du samedi au dimanche, à la suite de sorties, de fêtes trop arrosées). Le film de N. Ray, *La Fureur de vivre* (avec James Dean, 1955 ; titre original : *Rebel Without A Cause*), rend compte de l'attrait de la jeunesse pour certaines formes de délinquance, pour les paris dangereux, pour « les sports de l'extrême », qui sont autant de défis à la mort et à la loi. Les folles courses de voitures n'ont pas disparu, et de nouveaux jeux dangereux (dont « le jeu du foulard ») ne cessent de faire leur apparition dans les cours des collèges et lycées. L'attrait du risque insensé, mortel, la tentation de « se perdre » dans la musique, les jeux, l'alcool, « les paradis artificiels » (Baudelaire) des drogues (dont « l'ecstasy », un nom qui dit bien l'effet recherché), traduisent une recherche de sensations fortes (« planer », ou se mettre en danger pour « faire monter le taux d'adrénaline ») qui fait fi de toute prudence. À leur manière, les kamikazes ou hors-la-loi sont une façon de se révolter, de régler des comptes avec le train-train quotidien, expriment le refus des obligations et contraintes de la vie normale, légale. Raison pour laquelle les conduites suicidaires sont intimement liées à cette période de la vie où il est difficile de se plier à la force des choses, d'entrer dans le monde non héroïque des adultes.

Si l'extraordinaire ne vient pas à toi...

Dans l'imaginaire collectif, le mot « aventure » est assurément l'un des mots les plus chargés de valeurs positives, fabuleuses. C'est un mot magique, plein de belles promesses, un mot qui ouvre les fenêtres, contient l'espoir d'une vie riche, pleine de surprises, jamais monotone, ennuyeuse, grise. Étymologiquement, « l'aventure », c'est ce qui « advient », ce qui « survient » sans crier gare, ce qui vous prend au dépourvu. Dans nos esprits, « aventure » et « extraordinaire » vont de pair. « Les événements ne viennent pas à domicile, les événements ne sont pas un service public comme le gaz et l'eau. Mais il y a des routes, des ports, des gares, d'autres pays que le chenil quotidien : il suffit un jour de ne pas descendre à sa station de métro » (P. Nizan, Aden Arabie). Si l'extraordinaire ne vient pas à toi, il ne reste plus qu'à le provoquer, qu'à aller le chercher, le trouver là où il est. Où ça ? Mais n'importe où, pourvu que ce soit ailleurs, puisque, par définition, l'ordinaire est ici, et l'extraordinaire là-bas :

*La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux ! [...]
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !* Stéphane Mallarmé, *Brise marine*, 1865

Voyages, voyages ...

« Fuir, là-bas fuir ! » C'est un désir banal, et qui explique bien des conduites aventureuses. Quand l'ordinaire pèse, quand il semble ne plus y avoir d'issue, la fuite semble une solution toute trouvée : il suffit de claquer la porte, de partir, de s'enfuir.

*Je n'y puis plus tenir ; il faut que je m'échappe de la maison et du collègue. , Où irai-je ? - A Toulon.
Je m'embarquerai comme mousse sur un navire et je ferai le tour du monde.
Si l'on me donne des coups de pied ou des coups de corde, ce sera un étranger qui me les donnera. Si
l'on me bat trop fort, je m'enfuirai à la nage dans quelque île déserte, où l'on n'aura pas de leçon à
apprendre ni du grec à traduire.* J. Vallès, *L'Enfant*, 1881

Si, statistiquement, assez peu d'adolescents passent à l'acte, fuguent, l'idée et la tentation de partir sont très communes :

*Mes chers parents, je pars.
Je vous aime, mais je pars.
Vous n'aurez plus d'enfant, ce soir.
Je n'm'enfuis pas. Je vole. [...]
Il y a la gare Et après la gare,
Il y a l'Atlantique
Et après l'Atlantique ...*

Michel Sardou, *Je vole*, 1978

Partir à l'aventure ... Qui n'a jamais caressé ce rêve ? L'un des grands textes fondateurs de la culture européenne est l'*Odyssée*, une épopée qui conte les multiples péripéties du périple d'Ulysse pour retourner à Ithaque ; sur son chemin, Ulysse fait d'étranges rencontres : le cyclope, la sorcière Circé, les lotophages, les Lestrygons ...

Liés à l'aventure, à la découverte de l'inconnu, les voyages exercent un irrésistible attrait sur la plupart d'entre nous. C'est que l'homme n'a pas de racines, il a des jambes : l'enfant ne se met pas debout pour rester dans son parc, mais pour se déplacer, découvrir, arpenter sa chambre, la maison, le jardin, et, après, le vaste monde. « Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes, l'univers est égal à son vaste appétit » (Baudelaire, « Le Voyage ») : ce qui est là-bas, au-delà des limites familières, est, par définition, séduisant, terriblement tentant. Le célèbre marchand vénitien Marco Polo (1254-1324) a raconté son long périple en Asie dans un livre qui, cela va presque de soi, avait pour titre : *Livre des Merveilles* ...

L'extraordinaire est ailleurs

Avec le développement des moyens de transport et l'invention du touriste, le voyageur n'est plus ce qu'il était, le baroudeur n'est plus cet aventurier auréolé par le prestige des pérégrinations lointaines, et ceux qui reviennent aujourd'hui d'Amérique, de Chine ou d'Australie ne sont plus des héros, pas même des « cas ». Il n'empêche : le voyage continue de fasciner, d'apparaître comme une séduisante alternative à la vie ordinaire, au passé qui vous tient et retient. L'aventure et le voyage hantent l'esprit de tous ceux qui sont « en proie aux longs ennuis » (Baudelaire, « Spleen »), qui se voient comme des prisonniers à perpétuité dans une vie qui ne leur donne pas satisfaction ou qu'ils estiment trop médiocre, plate, banale, sans but. Dans *Pierrot le fou* (film de J.-L. Godard, 1965), il y a une séquence où la jeune héroïne marche au bord de l'eau en répétant : « Qu'est-ce que j 'peux faire? J'sais pas quoi faire ». Et à ce moment-là, elle est en compagnie d'un homme qui, ayant perdu son emploi, a décidé de quitter femme et enfants et de prendre la route (le film est le récit d'une cavale de Paris à Marseille sans happy end), parce qu'il semble toujours que l'on peut laisser les problèmes derrière soi, que le voyage va effacer le passé, et magiquement faire fleurir de l'extraordinaire sous les pas.

Car ce qui rend tragique l'existence, ce n'est pas seulement la nécessité de mourir, mais le fait de n'avoir droit qu'à une vie, ce qui rend impossible de tester plusieurs parcours, de revenir en arrière, de prendre un autre chemin. Une route prise, c'est autant d'autres routes que l'on condamne, autant de possibilités non réalisées, et parfois regrettées. Cette terrible nécessité de choisir, et donc de sacrifier mille et une autres potentialités, explique l'inusable succès de ce grand fantasme : ne pas rentrer, mais tout larguer, partir, recommencer une autre vie (comme Gauguin le fit en abandonnant tout pour partir en Polynésie). Seulement, qu'y a-t-il au bout de la route ? « L'herbe est plus verte ailleurs », mais quand on arrive « ailleurs », de quelle couleur est l'herbe ? « Plus verte », ou d'un vert ordinaire, ou moins verte ?